

5. - La belle inspectrice des prisons...

Août 1942 : la Résistance dans les Vosges a pris forme. Des groupes se sont constitués, étoffés. Les liaisons commencent à fonctionner avec Londres et avec Lyon, base de la lutte en zone libre. A l'époque, beaucoup de Français prennent conscience du tournant qui intervient dans la guerre.

Le poids de l'industrie américaine commence à se faire sentir. Nazis et Japonais ne réussissent plus les conquêtes spectaculaires des années précédentes.

A l'Est, les Allemands approchent de Stalingrad dont ils ne pourront s'emparer. En Egypte, Rommel piétine devant la position fortifiée d'El Alamein qui lui barre la route d'Alexandrie et du Caire. Dans le Pacifique, la bataille de Midway, à la fin mai, a sonné le glas de l'impérialisme nippon.

Et la plupart des Français ont vibré au récit de l'évasion du général Giraud dont on parle beaucoup en zone libre, depuis qu'il y est arrivé après avoir traversé (1) toute l'Allemagne et la zone interdite.

A Epinal même fonctionnent plusieurs chaînes spécialisées — si l'on peut dire — dans l'acheminement des prisonniers de guerre évadés et des suspects de tous ordres vers la zone libre. Deux de ces chaînes sont essentiellement féminines. Mme Gailliet, directrice de la cantine scolaire municipale, en assure une avec l'aide de son adjoint, Mme Bertucci, et de Mlle Bruzel.

La seconde organisation est dirigée avec beaucoup de dynamisme par Mlle Thérèse Poussy, infirmière-chef du dispensaire. Les infirmières ou assistantes sociales, Mlles Voinçon, Gout, Vitou, n'y ménagent pas leur peine. Le centre d'accueil, tenu par Mlle Voinçon, rue Boulay-de-la-Meurthe, sert de relais.

Les prisonniers de guerre en rupture de ban sont hébergés là parfois durant plusieurs jours. Ils sont ensuite pris en charge de préférence au milieu de la nuit, quand le secteur est désert — par des cheminots patriotes qui les font entrer dans un wagon plombé à destination de la zone libre.

Les deux organisations se connaissent et coopèrent. Elles

sont aidées par la chaîne que dirige M. Labarillier.

A l'occasion d'une visite à la préfecture des Vosges, Mlle Poussy a « mis la main » sur un cachet permettant la fabrication de faux papiers. Le groupe s'en sert pour acheminer, sous des identités d'emprunt, les enfants juifs en zone libre. On les envoie en colonie de vacances ou en maison de santé. Une infirmière accompagne le groupe, munie d'une autorisation de passage de la ligne de démarcation.

Les Allemands ne s'aperçoivent de rien. Cependant, ils ne restent pas inactifs. Chaque fois qu'ils le peuvent, ils utilisent des « moutons » qui s'infiltrent dans les chaînes d'évasion et finissent par les démolir.

La fuite du général Giraud a mis en fureur les gens de l'Abwehr et plus encore ceux de la Gestapo.

Au mois d'août 1942, ils vont réussir une opération qui détruira le réseau du dispensaire et mettra plusieurs organisations en grand péril.

Cette opération va être conduite par une femme, agent



Mlle Gout et Mme Voinçon-Bernard évoquent avec Paul Joyeux les moments difficiles de la fin de l'été 1942

de l'Abwehr de Dijon, Madeleine Schirreur.

Une approche habile

Celle-ci se présente un jour auprès d'un père de famille dont le fils vient d'être condamné à un an de prison pour avoir aidé des P.G. évadés. Madeleine Schirreur s'inquiète du sort d'un de ses proches parents, emprisonné à la Vierge. Comment obtenir une autorisation pour lui rendre visite ?

Sans méfiance, le brave homme adresse cette jolie jeune femme brune à Mme Bertucci mais ce sont les infirmières du dispensaire qui visitent les détenus de la Vierge.

Mme Bertucci envoie donc Madeleine Schirreur au centre d'accueil de la rue Boulay-de-la-Meurthe où elle rencontre Mlle Vitou. Coup de chance pour l'espionne, Mlle Vitou, ravissante Sotéole, est une méridionale exubérante et peu méfiante. C'est une proie facile pour l'experte Schirreur qui se voit ouvrir les portes de la Vierge... et celles de l'organisation du dispensaire.

L'espionne dépense largement, invite volontiers au Palais de la Bière et dans les bons restaurants. Au bout de quelques jours, elle dévoile à sa nouvelle amie son titre officiel. Elle est inspectrice des prisons ; naturellement, elle préfère opérer incoognito pour

connaître la condition réelle des captifs.

Mais son comportement semble bizarre aux autres membres de l'équipe. Mlles Voinçon et Poussy contactent Mme Gailliet. Celle-ci, justement, vient de recevoir la visite de Madeleine Schirreur. Les deux femmes se sentent heurtées et Mme Gailliet a éconduit sa visiteuse sans ménagement.

Une enquête difficile

Ses craintes rejoignent celles de ses amies. Que faire ? Mme Gailliet décide d'en parler à Paul Joyeux. Ce gendarme a l'expérience des enquêtes. Il saura discerner le vrai du faux.

Un dimanche du mois d'août 1942 donc, Paul Joyeux vient d'assister à la messe et il regagne tranquillement son domicile quand il aperçoit la directrice de la cantine scolaire. Celle-ci semble l'attendre devant la porte d'entrée de la gendarmerie, rue Grennevo.

D'emblée, elle attaque : « M. Joyeux, je désire vous voir. J'ai besoin de votre avis, de vos conseils. Je confie à vous en toute confiance car je sais que je peux compter sur votre discrétion ».

Et elle raconte l'histoire. La vanne de cette femme, son intrusion dans le réseau l'inquiètent. Elle commence à se demander s'il ne s'agit pas d'un « mouton » utilisé d'une façon originale pour s'introduire dans la filière.

Paul Joyeux fronce le sourcil. « Une inspectrice des prisons en mission à Epinal, il en aurait entendu parler à la gendarmerie. Il connaît fort bien le gardien-chef de la maison d'arrêt, M. Chantel, qui lui fournit des renseignements sur tout ce qui s'y passe. Celui-ci n'aurait pas manqué de l'en avertir. Alors ? »

Il se décide rapidement. « J'aimerais questionner vos amies au plus tôt ».

— Venez chez moi ce après-midi à 15 h. Elles y seront.

— Mais Mme Gailliet, vous habitez juste en face de la Gestapo. Enfin, pourquoi pas, ce n'est peut-être pas plus mal.

A 15 heures, Paul Joyeux est exact au rendez-vous. Il y retrouve Mme Gailliet et trois jeunes filles : Mlles Gout, Poussy, Vitou. Ce ne sont pas des inconnues. Par l'intermédiaire de M. Jouy, il a connu Mlle Poussy en 1941 ainsi que sa mère, et est au courant de leur activité clandestine. Par Mlle Poussy, il a fait la connaissance d'un dispensaire d'Antoinette Gout et d'Henriette Vitou.

Immédiatement, il commence un interrogatoire en règle. « Qui est cette femme ? Comment la connaissez-

elles ? Depuis quand est-elle à Epinal ? Quelles prisons a-t-elle visitées ? Quels renseignements lui avez-vous fournis ?... »

A tour de rôle, les jeunes femmes disent ce qu'elles savent. Madeleine Schirreur loge à l'Hôtel des Vosges, place de la Gare. Elle se dit inspectrice des prisons.

Impressionnées par son titre et son assurance, les assistantes sociales lui ont fait confiance et l'ont également amenée à Bussang où elle a pu visiter une colonie de vacances et rencontrer des membres de la famille Luttenbacher. Elle a pu aussi se faire une idée de leurs activités clandestines et apprendre le nom d'un Imprimeur de Vesoul, M. Pothier, qui fabrique les fausses cartes d'identité.

Au fil des jours, les jeunes filles ont acquis de plus en plus l'impression que « l'inspectrice », par des questions insidieuses posées tantôt à l'une, tantôt à l'autre, cherchait à leur « tirer les vers du nez ».

Elle n'a jamais montré la carte l'accréditant à son titre : les jeunes filles n'ont pas osé lui demander. Paul Joyeux n'a pas besoin de réfléchir longtemps. Tout cela lui paraît plus que louche.

Il ne mâche pas ses mots : « Vous êtes « faites »... Attendez-vous à être toutes arrêtées d'un instant à l'autre. Il risque d'y avoir d'autres arrestations. Détruisez tous les documents qui peuvent vous compromettre et surtout ne dévoilez plus rien, même si vous êtes interrogées à la Gestapo... »

De la fenêtre de la pièce où il se trouve, Paul Joyeux plonge dans les locaux de la gestapo. Les agents du service allemand, sans se douter de rien, vont et viennent à l'intérieur.

Très inquiet, il réfléchit. Comment venir en aide à ces jeunes femmes qui ont montré leur courage et leur dévouement ?

Il a soudain une idée : rencontrer lui-même la mystérieuse inspectrice.

Un rendez-vous original

Justement, Madeleine Schirreur doit passer la soirée au Palais de la Bière en compagnie de Mlle Voinçon, l'assistante sociale qui n'est pas au rendez-vous de cet après-midi. Paul Joyeux sait que c'est une fille bien équilibrée et discrète.

— Dites à Charlotte Voinçon que je l'aborderai vers 21 heures au Palais de la Bière comme un copain ou son petit ami.

Demandez-lui de jouer le jeu et surtout de ne prononcer mon nom en aucun cas ».

Mme Gailliet fait remarquer le danger d'une telle intervention.

Histoire de Perrier (Publicité gratuite)

Arrêtée avec ses camarades, l'infirmière Antoinette Gout, interrogée par les Allemands, subit une avalanche de questions au sujet de ses voyages à Villeurbanne. Ces messieurs veulent connaître, à tout prix, l'identité des personnes rencontrées dans la banlieue lyonnaise. Vociférations, gifles, cela dure des heures.

Au « bout du rouleau », l'infirmière aperçoit au mur une affiche publicitaire de la source Perrier. Inspiration soudaine : « J'allais chez M. Perrier, dit-elle. — Ach, vous devenez raisonnable ».

Ces messieurs notent soigneusement le nom et renvoient l'inculpée dans sa cellule.

Stupeur : une dizaine de jours plus tard, on la conduit de nouveau dans le bureau de l'affiche Perrier. Un inconnu, manifestement abasourdi, se trouve là, étroitement surveillé.

« M. Perrier, de Villeurbanne, annonce

un des Allemands. C'est bien chez lui que vous alliez. Avouez !
— Mais je ne connais pas cet homme. Je ne l'ai jamais vu !

Concert de hurlements, puis :
« Vous avez dit Perrier. C'est M. Perrier, c'est lui ! »

— J'ai dit Perrier, mais ce n'est pas lui.
— Hein ! Comment ?
— Forcément, il y a plus d'un âne qui s'appelle Martin !

Tempête de vociférations.
« Martin, vous n'avez jamais parlé de Martin ! Vous vous moquez de nous. Vous avez dit Perrier, etc... »

« Ils étaient tous tellement furieux et déçus que je n'ai pas pu m'empêcher de rire, dit Antoinette Gout. Naturellement, cela n'a fait qu'aggraver mon cas. Mais je pense encore à ce pauvre M. Perrier, de Villeurbanne, que j'ai rencontré ce jour-là, pour la première et dernière fois ».

...était une espionne de l'Abwehr.

— Il faut absolument essayer de limiter les dégâts. Ne parlez à personne de mon idée ».

Le soir même, dès 20 h 30, Paul Joyeux, en tenue civile, est qui des Bons-Enfants. Camouflé derrière un arbre d'où il peut voir dans les deux sens sans être vu, il attend patiemment. Voici les deux femmes mais elles sont suivies de près par deux officiers allemands. Pas question de les aborder, il faut attendre.

Quelques minutes s'écoulent : les deux femmes ressortent du Palais de la Bière, seules. Paul Joyeux traverse rapidement la rue et les accoste, à l'heureuse surprise.

« Je ne m'attendais pas à vous rencontrer la ce soir, dit-il à Mlle Voinçon, en lui tapant amicalement sur l'épaule. Venez, je vous offre un verre à la Grande Taverne ». Elles acceptent et voici Paul Joyeux assis face à Madeleine Schirreuer.

Elle est brune, a le teint pâle, un regard vif, il ne met pas longtemps à comprendre que derrière son visage impassible se cache une très vive intelligence.

L'art de la question

Elle fait d'ailleurs tous les frais de la conversation ou presque. Volubile, elle glisse de temps à autre dans la conversation une question précise.

Après les habituels lieux communs, elle s'est très vite arrangée pour parler du maréchal Pétain. Elle suit, dit-elle, ses déplacements. Puis elle en arrive au général Giraud : « Un très grand général. Comment a-t-il pu s'évader ? Il a dû être aidé par une filière pour réussir un exploit pareil... Il doit se camoufler dans la région lyonnaise. Sa tête est mise à prix par les Allemands. Qu'en pensez-vous ? ». Paul Joyeux abonde dans son sens et rappelle que Giraud a eu de Gaulle sous ses ordres quand il était gouverneur militaire de Metz.

Et sans hésiter, il affirme que Giraud peut jouer un rôle important aux côtés du maréchal Pétain.

Cette fois, la belle brune accuse le coup mais elle poursuit en assurant que Giraud a trouvé refuge à Lyon chez des juifs de Metz, repliés à Villeurbanne. Et se découvrant brusquement, elle annonce qu'elle ira dès que possible, avec Mlle Gout, rendre visite à ces personnes.

Paul Joyeux ne bronche pas et dévie la conversation sur d'autres sujets. On blague ainsi jusqu'à l'heure du couvre-feu et l'on se sépare en bons amis.

Le gendarme, en apparence très décontracté, a apprécié, en professionnel, l'art de poser des questions-pièges que pratique superbement la jolie brune mais il ne s'est jamais départi de son calme et « Mme l'inspectrice » a dû en conclure qu'elle avait affaire à un jeune Français pas très au courant de la politique, plus occupé à courir les jolies filles qu'à se préoccuper de la Résistance.

Elle serait bien surprise si, alors qu'elle regagne son hôtel, sans rien soupçonner, elle pouvait entendre les consignes précises que donne à Mlle Voinçon, le jeune homme « incoscient ».

« Dès demain matin, alertez toutes les personnes avec qui vous travaillez. Ne vous faites pas d'illusions, elle en sait trop sur vous. Vous allez être arrêtée, faites vite ».

Paul Joyeux, de son côté, se dit qu'il n'a pas une seconde à perdre pour alerter Méline, Grenier, Lebarillier, Valnet et tutti quanti.

L'alerte doit, dès le lendemain matin, courir tout le long de la chaîne.

Un contrôle révélateur

Mais, le lendemain matin à six heures, avant d'entamer la première démarche, c'est en uniforme de gendarme que Paul Joyeux se présente à la

réception de l'hôtel des Vosges.

— Bonjour Madame, votre registre de logeur, s'il vous plaît ?

— Si tôt, que se passe-t-il ?

— Simple contrôle de routine.

Le gendarme feuillette les pages, fait semblant de vérifier un nom ça et là.

Voici la date d'arrivée de la jolie brune. Schirreuer Madeleine, venant de Dijon, allant à Epinal. Aucune indication de profession mais juste après, sur le registre, les noms de deux officiers allemands, venant de Dijon, allant à Epinal.

— Ça vous intéresse, dit la gérante. Ils sont arrivés ensemble le même jour. Ils se connaissent très bien.

Parbleu ! La ficelle est quand même un peu grosse. Les deux officiers apparemment évidemment à l'Abwehr de Dijon et ils sont là pour assurer la protection de la belle Madeleine. Voilà qui lève les derniers doutes. Paul Joyeux consacre ses heures qui suivent à alerter ses compagnons de lutte.

Par Valnet, le message parvient à Derringer et au lieutenant Roger. Antoinette Gout confirme les propos inquiétants de Mlle Schirreuer au sujet des juifs de Villeurbanne.

« Allez tout de suite à Villeurbanne et prévenez tous ces gens du danger qui les menace ».

Antoinette Gout par immédiatement à Villeurbanne. Elle arrive à point. Le général Giraud a dormi la veille chez ses amis juifs. Madeleine Schirreuer était sur la bonne piste.

Paul Joyeux se rend encore à Thon où il prévient Mme Vautard, membre de la filière et une de ses amies.

En prison

L'attente anxieuse commence. Elle ne durera guère. Quelques jours plus tard, Miles Poussy, Vitou, Voinçon et ensuite Antoinette Gout sont arrêtées par la gestapo et incarcérées d'abord à la prison de la Vierge puis à Charles III à Nancy.

Une confrontation les oppose à Madeleine Schirreuer à la Feldkommandantur d'Epinal mais quand elles comparaisent devant le tribunal allemand à Nancy en mars 1943, l'accusatrice est introuvable (2).

Les prévenues sont acquittées et remises en liberté. Elles ne savent pas qu'elles doivent une fière chandelle à Mme Bailly, interprète à la Feldkommandantur d'Epinal, qui a très habilement minimisé sinon ridiculisé, les allégations de la belle espionne.

Hélas, l'action de Madeleine Schirreuer va occasionner d'autres dégâts.

M. Pothier, imprimeur à Vesoul, et sa fille sont arrêtés par les Allemands. Ceux-ci, un peu plus tard, identifient et arrêtent les amis israélites du général Giraud. Inutile de dire que les malheureux n'ont bénéficié d'aucune indulgence auprès des nazis.

Pour les résistants en cause, l'alerte a été chaude mais l'intervention de Paul Joyeux a limité les dégâts. Ils vont renforcer leurs mesures de sécurité, cloisonner davantage leurs organisations et leurs réseaux.

A ce stade de la guerre, ils ont beaucoup appris mais les Allemands, de leur côté, ont su tirer les enseignements de certains échecs. Leur étai se resserre peu à peu autour des pièces maîtresses de la Résistance vosgienne. Provocations, dénominations et trahisons vont bientôt lui permettre de porter des coups très rudes.

Sauvés par un coulis de tomates

On pourrait en rire s'il ne s'agissait d'une affaire aussi grave. Plusieurs Thonnaiss participaient, indirectement ou directement, aux activités des organisations spinaliennes. Dès les premières arrestations, Mlle Voinçon se rendit à bicyclette à Thon afin d'avertir les époux Maronnet qui se trouvaient directement menacés.

A son arrivée, elle trouva ses amis occupés à préparer des conserves de tomates.

« Les Allemands vont nous arrêter tous. Sauvez-vous ! », dit-elle.

Laisant tout sur place, M. et Mme Maronnet, munis d'un bagage sommaire, gagnèrent la gare de Thon et prirent place dans un train en partance pour Nancy où ils pouvaient trouver refuge chez des parents. Hélas, il s'agissait d'un convoi mixte — voyageurs et marchandises — qui n'en finissait pas de manœuvrer en gare.

Pendant ce temps, les Allemands étaient arrivés au domicile des Maronnet. « Ils font des conserves, donc ils ne sont pas loin », décréta le chef de détachement. « Nous allons les attendre ! »

Les Allemands attendirent, puis demandèrent l'avis d'un voisin : « Ils doivent être partis manger chez des amis ; ils vont revenir », répondit cet homme de bien, très au courant de la situation.

Nouvelle attente. Le train avait enfin quitté la gare. Les Allemands patientaient toujours. Finalement, ils se mirent à chercher aux alentours. Sans rien trouver, et pour cause ! Le train atteignit sans encombre Nancy et les Maronnet trouvèrent, comme prévu, refuge chez leurs parents.

La messagère, Mlle Voinçon, eut moins de chance. Dès son retour à Epinal, elle fut arrêtée et emprisonnée avec ses collègues et amies Poussy, Gout et Vitou.

Une odieuse campagne

L'histoire pourrait s'arrêter là mais, avec la liberté retrouvée, les épreuves ne faisaient que commencer pour les malheureuses jeunes filles.

A l'instigation du sinistre Robert Huin, une odieuse campagne avait été déclenchée contre elles.

Dispensaire et centre d'accueil, selon les « collabos » amis de l'« Express de l'Est », n'étaient que des lupanars dans lesquels des gaullistes (sic) menaient joyeuse vie en compagnie des responsables des lieux.

Miles Vitou, Gout et Voinçon furent mises à la porte dès leur retour dans la cité des images. Elles se recasèrent tant bien que mal dans les services sociaux des usines du secteur. Le sort de Mlle Poussy fut le moins enviable. L'infirmière-chef qui avait décroché un cachet à la préfecture des Vosges fut traitée comme une voleuse de grand chemin et mise au ban de l'administration. Pour manger, la malheureuse dut accepter un poste de garde-malade dans la région parisienne et, par la suite, recommencer — par le bas de l'échelle — sa carrière d'infirmière.

Cette jeune femme courageuse, dont l'action entre 1940 et 1942 a sauvé plusieurs centaines de P.C. évadés, de suspects de toutes sortes et d'enfants juifs, a été complètement oubliée.

Elle est décédée, totalement inconnue des Spinaliens.

Personne ne lui a jamais rendu hommage. Peut-être n'est-il pas trop tard pour raporter cet oubli ?

(1) L'évasion du général Giraud a suscité de nombreux commentaires. Certains se sont étonnés de la facilité avec laquelle le général, aisément identifiable vu sa grande taille, avait pu traverser toute l'Allemagne sans se faire repérer. De là à subodorer une manœuvre de l'amiral Canaris, toujours machiavélique, il n'y avait qu'un pas. Des gens aussi sérieux que M. Raymond Aron n'ont pas hésité à le franchir.

Ce qui est certain, c'est que le lieutenant Derringer avait envisagé de faire transiter le général par les Vosges. Mais, finalement, c'est une filière alsacienne qui fut retenue. Ancien agent des services secrets français durant la première guerre, M. Alfred Spieser, ancien secrétaire de l'association des maires du Haut-Rhin et président du comité régional des Vosges de ski, conduisit lui-même, par les sentiers du Sundgamb, le fugitif de Mulhouse à Ferrette où il fut pris en charge par la chaîne Valnet et dirigé, après franchissement de la ligne de démarcation, vers Lyon, alors capitale de la Résistance.

(2) Nous n'avons pu savoir ce qu'était devenue Madeleine Schirreuer. Signalée au poste TR. 114 de Lyon par Derringer, elle était « brûlée » en zone libre. Alors qu'elle avait participé à une première confrontation, on ne la vit plus à Epinal par la suite. Sa disparition valut aux inculpées d'être remises en liberté après plus de trois mois de détention, puis d'obtenir une relaxe au bénéfice du doute devant le tribunal militaire allemand de Nancy.



Thérèse Poussy, infirmière-chef du dispensaire, principale victime de l'affaire Schirreuer